

Le piège selon Hanna Arendt, par Jeanne Lafont, nov 2016

De Hanna Arendt, in *pensées intimes*, 1953

*« Heidegger déclare avec fierté : "Les gens disent que Heidegger est un renard." Telle est la véritable histoire de Heidegger le renard : Il était une fois un renard si dépourvu de ruse que non seulement il ne cessait de se faire prendre au piège mais qu'il ne savait même pas faire la différence entre ce qui était un piège et ce qui ne l'était pas. Ce renard souffrait aussi d'une autre faiblesse. Sa fourrure était en mauvais état, si bien qu'il se trouvait complètement démuné de protection naturelle contre les épreuves d'une existence de renard. Après avoir passé toute sa jeunesse à tomber dans les pièges des autres, maintenant qu'il ne lui restait plus, pour ainsi dire, une seule touffe intacte de fourrure sur le dos, le renard décida de se retirer du monde des renards et de se fabriquer un terrier. Dans sa cruelle ignorance de la différence entre ce qui était un piège et ce qui n'en était pas un, en dépit de son expérience considérable des pièges, il lui germa dans l'esprit une idée totalement nouvelle et inconnue des renards. Il allait se fabriquer un piège en guise de terrier. Il s'installa à l'intérieur, comme dans un terrier normal - non par ruse, mais parce qu'il avait toujours cru que les pièges des autres étaient leurs terriers -, puis il décida de devenir surnois et d'adapter aux autres le piège qu'il avait conçu pour lui et qui ne convenait qu'à lui. Voilà qui à nouveau démontrait sa grande ignorance des pièges : personne ne voulait pénétrer dans son piège, car il y était lui-même installé. Il s'en agaça. Après tout, personne n'ignore qu'en dépit de leur habileté tous les renards, de temps en temps, se laissent prendre au piège. Pourquoi un piège de renard - surtout conçu par un renard ayant plus d'expérience des pièges qu'un autre - ne rivaliserait-il pas avec les pièges des êtres humains et des chasseurs ? De toute évidence parce que ce piège ne montrait pas assez clairement le piège qu'il était ! Il vint donc à l'idée de notre renard de décorer son piège et d'accrocher des écriteaux sans équivoque qui annonçaient clairement : "Venez tous ; ceci est un piège, le plus beau piège du monde." A partir de ce moment, il était certain qu'aucun renard ne s'aventurerait dans ce piège par erreur. Néanmoins beaucoup vinrent. Car ce piège était le terrier de notre renard, et si vous désiriez lui rendre visite quand il était chez lui, il fallait pénétrer dans son piège. Tout le monde, à l'exception de notre renard, pouvait, bien sûr, en ressortir. Il était littéralement taillé à sa mesure. Mais le renard qui habitait le piège disait fièrement : "Ils sont si nombreux à me rendre visite dans mon piège que je suis devenu le roi de tous les renards." Et il y avait du vrai dans son propos, aussi, car personne ne connaît mieux la nature des pièges que celui qui y demeure toute sa vie durant. »*

Ce texte qui associe Heidegger et le renard m'intéresse parce qu'il s'appuie sur plusieurs renversements : du terrier au piège, censé être opposés qui deviennent l'un l'autre, de l'annonce négative qui attire ( c'est du moment où le renard insiste pour dire qu'il vit dans un piège, que les autres viennent) et enfin de la solitude dédaigné à la royauté.

Autant de renversements qui me semblent mettre en récit cette particularité de la bande de Moebius qui garde son orientation de manière intrinsèque quelle que soit les dispositions dans l'espace : que vous vous retourniez ou que vous la présentiez à un autre, toujours à droite, sauf à repérer que ma droite est la gauche de mon vis-à-vis : un peu comme si de se « retourner » malgré ce que l'on en espère, on reste le même. Je résumerai la position de Heidegger, ainsi brocardée par Hannah Arendt comme « il n'y a que la représentation ». Il n'y a pas d'expérience, si ce n'est celle de la pensée qui se pense elle-même, et au fond pas d'autre réponse que celle du berger à la bergère. Et encore la sagesse des nations y inclut la différence des sexes, et justement nous savons que le malentendu y fourmille. Ce renard croit qu'il change et transforme sa position, mais il reste coincé dans un piège, où ces transformations ne sont que leurres qui ne modifient pas le piège.

J'y lis un jugement de la philosophie de Heidegger comme un refus, sans cesse, de s'actualiser, dans le mouvement même de prétendre recommencer la philosophie, renouer avec ses origines grecques. A penser l'unité du questionnement philosophique, dans un mouvement finalement mythique, quelque chose disparaît de la pluralité du monde. Et du réel donc à ce que dira Lacan, à propos de l'échec de Heidegger : « Qu'est ce que le vrai, sinon le vrai réel ?... et comment distinguer le vrai Réel du faux ? .. c'est bien là que bute toute la métaphysique de Heidegger. (sem 23). Qu'est- ce qui distingue un piège d'un terrier quand on dit que l'un est l'autre !

Au fond pourquoi pas ? il y a des textes de Heidegger qui ont été pour toute une génération, des moments de grands enthousiasmes pour la culture, comme si elle se donnait au lecteur dans un présent qu'il s'approprie. Ils ont une valeur propédeutique indéniable, un point de départ dans le monde de la philosophie qui en tant que tel n'est pas négatif. D'ailleurs peut-être est-ce le mouvement de Lacan. Pourquoi ne serait-il pas, comme beaucoup d'entre nous, entré dans la philosophie par les textes de Heidegger.

Mais, aussi et dans le même temps cet enthousiasme tient à la fascination, crée une fascination dont l'histoire nous a montré le destin d'horreur à travers les exactions des nazis.

Alors à lire le livre « Hitler m'a dit » de Herman Rauschnig, publié en français en 1939, le soupçon que cet enthousiasme, si proche de la fascination est plus qu'un piège, une tentation de jouissance qui conduit à l'horreur.

Herman Rauchning était le chef du gouvernement nazi de Dantzig, et régulièrement, troublé par les manigances et les déprédations des nazis, il va voir Hitler et il raconte ses entretiens dans ce livre « Hitler m'a dit ». . « Pas de dialogue, Le fuhrer l'écoute à peine, « débrouillez vous » puis commence une harangue passionnée » sur ses projets. A les lire, après la shoa, on reste déconcerté par le sentiment enthousiasmant qui suinte de ces textes : pas d'obstacles, pas de complications, pas de difficulté. Hitler raconte comment il va, création d'usines après création d'usines, transformer le bassin du Danube en grand centre industriel qui donnera du travail à tous les allemands ... au fond quelque chose comme le « y a qu'à », que nous connaissons en politique, mais il est en quelque sorte noyé dans des explications et des détails, qui semblent reconnaître le monde extérieur, sauf qu'il n'y est que sous la forme d'une représentation.

C'est toujours le cas, en un certain sens, mais justement, il y aurait intérêt à se positionner différemment : le réel, certes n'est pas autre chose que ce qui échappe à la représentation, mais cette échappée ne saurait être elle-même une représentation. Il me semble important de garder

dans sa pensée l'énigme, l'existence de l'altérité d'autre chose. Cette énigme, à mon avis, est élaborée par Lacan par la topologie, par cette reconnaissance d'un autre savoir, d'un autre espace que celui des mots, du moins de la nécessité d'une association des mots et du monde discret des signifiants, avec l'espace de leur énonciation (je dirai aujourd'hui).

Alors est-ce que ce n'est pas là que se situe la grande escroquerie philosophique de Heidegger : prétendre qu'il n'y a pas d'histoire, redonner dans une unité appropriable, l'ensemble du questionnement philosophique, comme un chemin mythique que chacun pourrait reprendre à son compte, dans sa pensée, sans histoire, sans obstacle, sans réel.

Comme preuve je finirai par un commentaire du texte « logos » que Lacan a traduit dans les années 50, publié dans le premier numéro de la revue La psychanalyse au PUF.

Ce texte est un roman étymologique qui décalque d'assez près l'article du grand dictionnaire grec français le Bailly. J'imagine que ce dictionnaire est assez proche du dictionnaire allemand correspondant ! Heidegger le soutient en relevant les trois acceptions de base du verbe lego en grec, coucher, s'endormir, en deuxième lieu « rassembler, cueillir » et finalement « lire ». Les deux premiers sont attestés dans l'Iliade et le troisième sens de « lire » seulement avec Eschyle qui plus tardif.

Puis il rassemble la question avec ces termes : « jusqu'à quel point le sens propre de legein, mettre à reposer, en arrive-t-il à signifier ce qui se dit et se prononce ? » A partir de l'exigence ainsi de raconter l'histoire du mot, Heidegger y lit l'essence de la chose « jusqu'où va porter dans l'essence du langage l'empreinte qu'elle reçoit du fait de mettre à reposer. » le passage se fait par la moisson, et le cueillir pour mettre à l'abri qui est le deuxième sens de ce mot. Je ferai l'hypothèse que le seul réel sur lequel s'appuie l'évolution du sens, et même les sens du mot legein, reste les trois numéros du dictionnaire qui liste, sous les chiffres 1,2,3, le sens de ce mot.